

Isabelle Barruol
Empreintes et entrelacs

Prieuré de Salagon



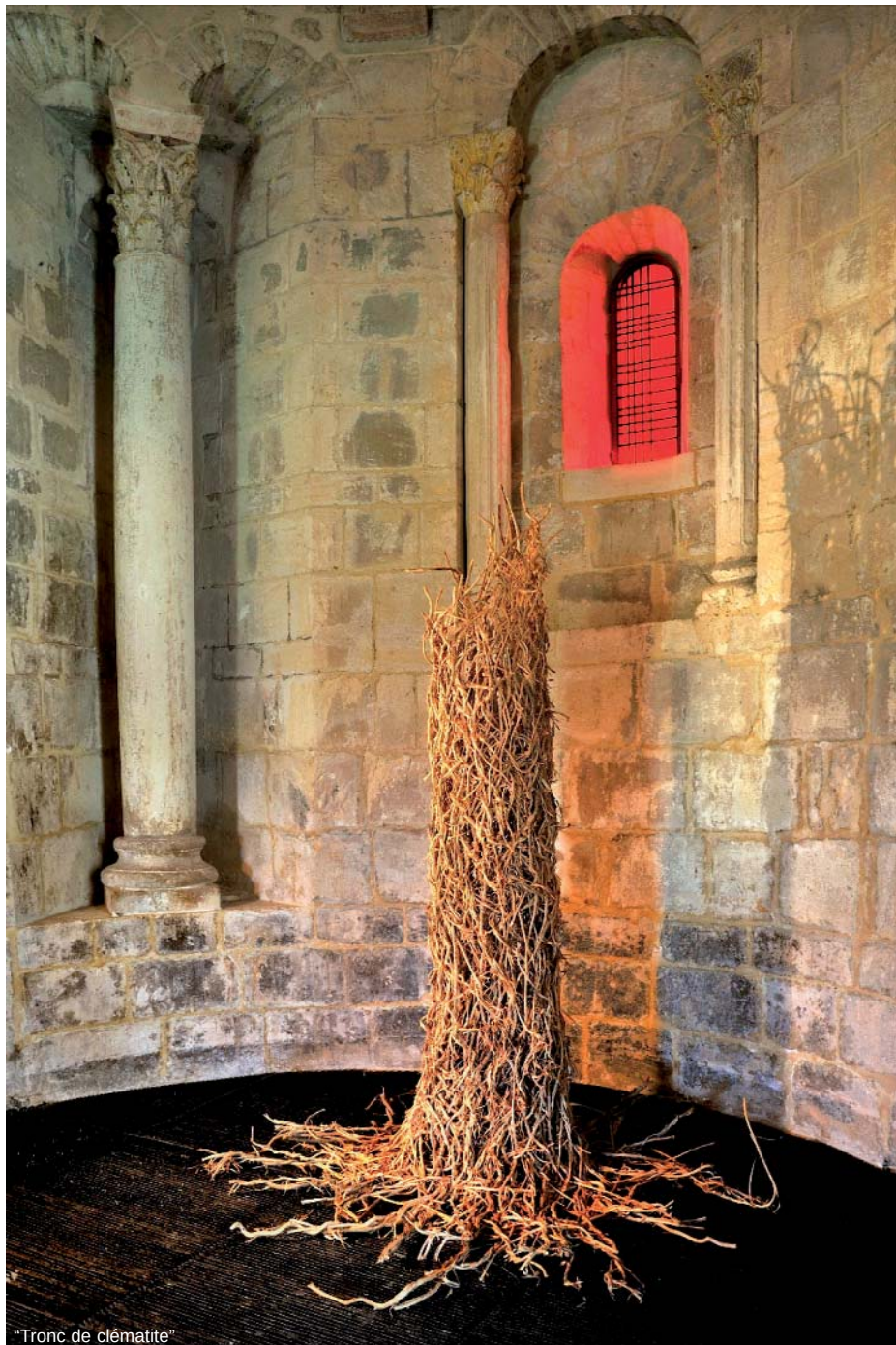
Cette année encore, le prieuré de Salagon accueillera la manifestation départementale l'Art de Mai, qui depuis maintenant 15 ans, favorise la rencontre entre un lieu, un artiste et un public. Village, chapelle, salle d'exposition modeste ou prestigieuse, l'Art de Mai investit chaque année le territoire des Alpes de Haute-Provence.

A Salagon, les œuvres d'Isabelle Barruol, végétaux tressés ou entrelacés, empreintes de feuilles et d'écorces, marques laissées par le foin compressé, viennent s'accrocher à la pierre brute de l'église : fragilité du végétal, force de la pierre, taches de couleurs, lumière jouant sur les matières, dialogue entre le monument et la plante. Les œuvres d'Isabelle Barruol s'accordent bien à ces

liens que Salagon s'emploie à tisser entre tous ces éléments qui en font la richesse et l'originalité : un monument unique en Haute-Provence, des jardins pour comprendre la longue histoire commune des hommes et des plantes, des expositions qui ouvrent notre regard au monde. Salagon n'est pas seulement un musée, un monument historique plein de charme, des jardins remarquables, ce sont aussi des rencontres. Et la rencontre avec le travail d'Isabelle Barruol semble aller de soi tant son travail s'accorde à ce lieu.

Jean-Louis Bianco

Président du Conseil général des Alpes de Haute-Provence



"Tronc de clématite"

Isabelle Barruol
Empreintes et entrelacs

Prieuré de Salagon
24 avril - 25 juillet 2010



"Entrelacs de clématite"

Peut-on dire qu'entre Isabelle Barruol et le prieuré de Salagon, il y a une histoire ancienne ? Car c'est au moment de la restauration du prieuré que nous nous sommes rencontrées, lorsqu'une jeune équipe d'architectes dont Isabelle était, avait travaillé dans nos murs à imaginer le mobilier de la bibliothèque dans le cadre du diplôme de fin d'études. Depuis Isabelle s'est tournée vers d'autres types de créations, s'est essayée à d'autres gestes, à d'autres matières. Et de nouveau, la rencontre s'est faite, autour du végétal cette fois.

Salagon, depuis quelques années, s'attache à faire dialoguer monument, jardins et projets artistiques. La manifestation départementale l'Art de Mai, est une belle opportunité pour faire naître des correspondances, proposer une autre façon de voir le site, affiner notre regard sur le monde qui nous environne. C'est l'occasion de donner toute sa place au sensible dans un site où la science et la pédagogie ont une grande place, mais où le charme et la beauté des lieux appellent aussi d'autres approches.

A l'occasion de l'exposition *Vanneries d'ici, vanneries d'ailleurs* (ouverte en juillet 2009), nous avons choisi de faire dialoguer des œuvres de l'artisanat traditionnel et des créations d'artistes contemporains s'inspirant de la diversité des formes et des matières offertes par le monde des végétaux. Isabelle nous avait présenté son travail : un tronc en clématite - des lianes qui se déguisent en arbre ! -, de grands entrelacs, des tissages de tiges de lierre, des tressages d'épineux. Puis nous avons découvert son usage des balles rondes, comme autant de tampons encreurs gigantesques, révélant la matière de la paille. Et aussi des empreintes de feuilles magnifiées par la beauté des couleurs, des empreintes d'écorces, révélées dans un véritable corps à corps de l'artiste avec l'arbre, son approche sensible, précieuse, des samares d'érable, comme une dentelle ourlée de noir, révélée par la lumière.

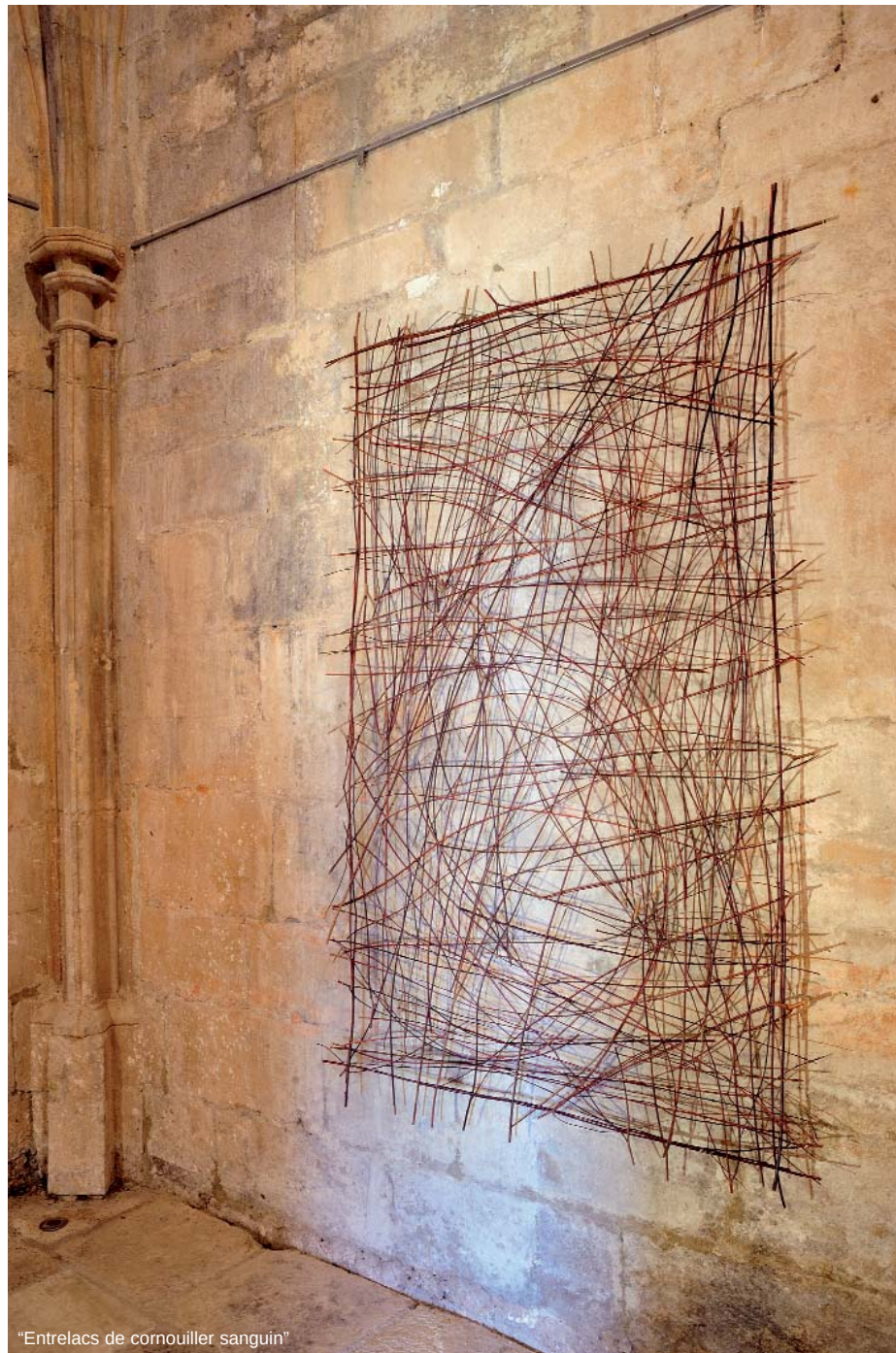
Il nous est apparu évident que le travail d'Isabelle avait toute sa place à Salagon.

Isabelle puise son inspiration dans le contact familier avec la nature, que ce soit la nature sauvage de la colline ou celle domestiquée du monde paysan. Sa créativité multiple et son approche ne peuvent que séduire le public qui fréquente le prieuré et ses jardins, familier de ce dialogue entre l'artiste et le végétal.

Ce travail que mène Isabelle, on le sent en construction, en recherche permanente : explorer les matières, révéler les formes et les reliefs par des jeux de couleur, se confronter à la rudesse de l'écorce ou au gigantisme des rouleaux de paille et quelque part, jouer avec la nature comme on le fait, enfant, dans la liberté des vacances à la campagne et la familiarité des collines.

Isabelle nous parle aussi de sa relation intime à la Haute-Provence qu'elle aime et fréquente depuis son enfance et qui nourrit son travail au plus profond.

Danielle Musset, Directrice du Musée de Salagon
Mars 2010









"Empreinte de feuilles de paulownia"





Sonorité du silence

La trace est de l'absence visible.

Mais aussi, elle dit parfois sur la présence disparue ce qui ne pouvait être perçu sans des résonances laissées au soin du temps, sans le passage d'une écoute où l'écho s'amplifie.

Il arrive que la trace accomplisse des projets insoupçonnés de la présence elle-même. L'absence, ainsi, en sait long sur les renouveaux de présence. L'amour connaît cela très bien.

Certains créateurs ont accès à ce savoir, les attentifs à la retenue des choses simples, ceux qui, distraits parmi les désignations finies (ici : branche, feuille, paille, réseau de clématite dans la haie, etc.), regardent vers l'immensité oubliée par les noms.

Ils se penchent vers l'absence, vers les signes de peu. Ils en traduisent une rumeur qu'on n'imaginait pas. Ils offrent à des riens les places enviables aux fabriques d'émotion.

Cela ne va pas sans étendre ce qu'on pensait connaître du monde.

Cela pourrait bien confirmer que l'œuvre d'art tend à la justesse quand elle propose, non une surprise brève, mais une tranquillité durable aux égarés dans la confusion des images, des sons, des paroles substitutives, nous tous.

J'entre dans l'église de Salagon au moment où Isabelle Barruol achève son accrochage.

Elle fixe au mur les étiquettes avec les noms des œuvres. Je m'aperçois en l'écrivant que je n'ai pas cherché à les lire.

J'entre avec mes préventions contre l'art truc à surprendre, contre l'art taffe, fume ça avec moi, dis-moi que c'est bon, en général ce n'est pas bon du tout, c'est dérisoire ou pathétique, on a mal pour la pauvreté de la pensée, pour ce qui tient lieu de pensée, pour le déficit de présence.

Ou alors on a lacéré le visage, on a arraché la langue et les yeux parce que, vous comprenez, on vit dans la misère, la laideur et la cruauté, elles sont partout, hein, on en est au moins comptable, on dénonce, on crie. L'art victimaire plaît aux victimes. Il vomit beauté parce que beauté offense l'inaptitude à la ferveur.

Qu'est-ce qui oblige, depuis quatre-vingt-dix ans, à répéter les gags de Duchamp pris pour manifeste ? Qu'est-ce qu'on a fait à l'humanité depuis Klee ?

Assez de poubelles vidées sur les fosses communes.

J'entre dans l'église de Salagon. Le printemps dehors n'en est pas contredit.

Je rencontre une image qui m'émeut et m'apaise : un grand oblique de signes clairs sur fond noir. Il tient du cunéiforme et de la voie lactée.

Il donne beaucoup à lire et rien, au premier regard, à comprendre. C'est une écriture qui me demande de lui donner un sens. Je lui attribue ma connaissance imprécise des chemins d'étoiles et les miettes de jour à semer quand on est perdu et qu'un ogre habite quelque part.

Je me demande : est-ce que j'aimerais retrouver cette image chaque jour (dans la mesure où j'aurais la grande maison avec les grands murs blancs, etc.) ?

Oui, j'aimerais retrouver chaque jour la trace de ce qui me perdrait vers là où les mots ont choisi de n'être plus que ces signes-là.

Précision utile : c'est l'empreinte d'un rouleau de paille sur une surface noire, la chance qui fut donnée à un objet de rien.

La trace peut amplifier la mémoire de l'objet qui la laissa. Celle-ci relève d'une poétique de l'absence moins la dérision.

Le monde brut, quand une attentive aux lumières des choses, soucieuse de notre cécité, lui tient la main, sait transcrire l'infinité de nos histoires.

L'œuvre de paille propose à chacun l'alphabet de son propre récit.

J'écris cela dans la proposition d'une graphie d'herbe sèche en attente d'histoire.

Je ne savais pas tout à l'heure que j'allais suivre avec émotion les traces d'un rouleau de paille.

C'est aussi que, entre la trace et ce commentaire, il y a le regard d'Isabelle Barruol, plasticienne, son étonnement pur, sa liberté rigoureuse.

Il faudrait dire aussi ce qui s'écrit aux portées verticales, incertaines et rompues, de l'écorce du tilleul.

L'estampage multiple en révèle une puissance rythmique et mélodique insoupçonnée : on ne sait pas voir cela le long des promenades ou sur les places. Peu attentifs aux visages, comment le serions-nous aux écorces ?

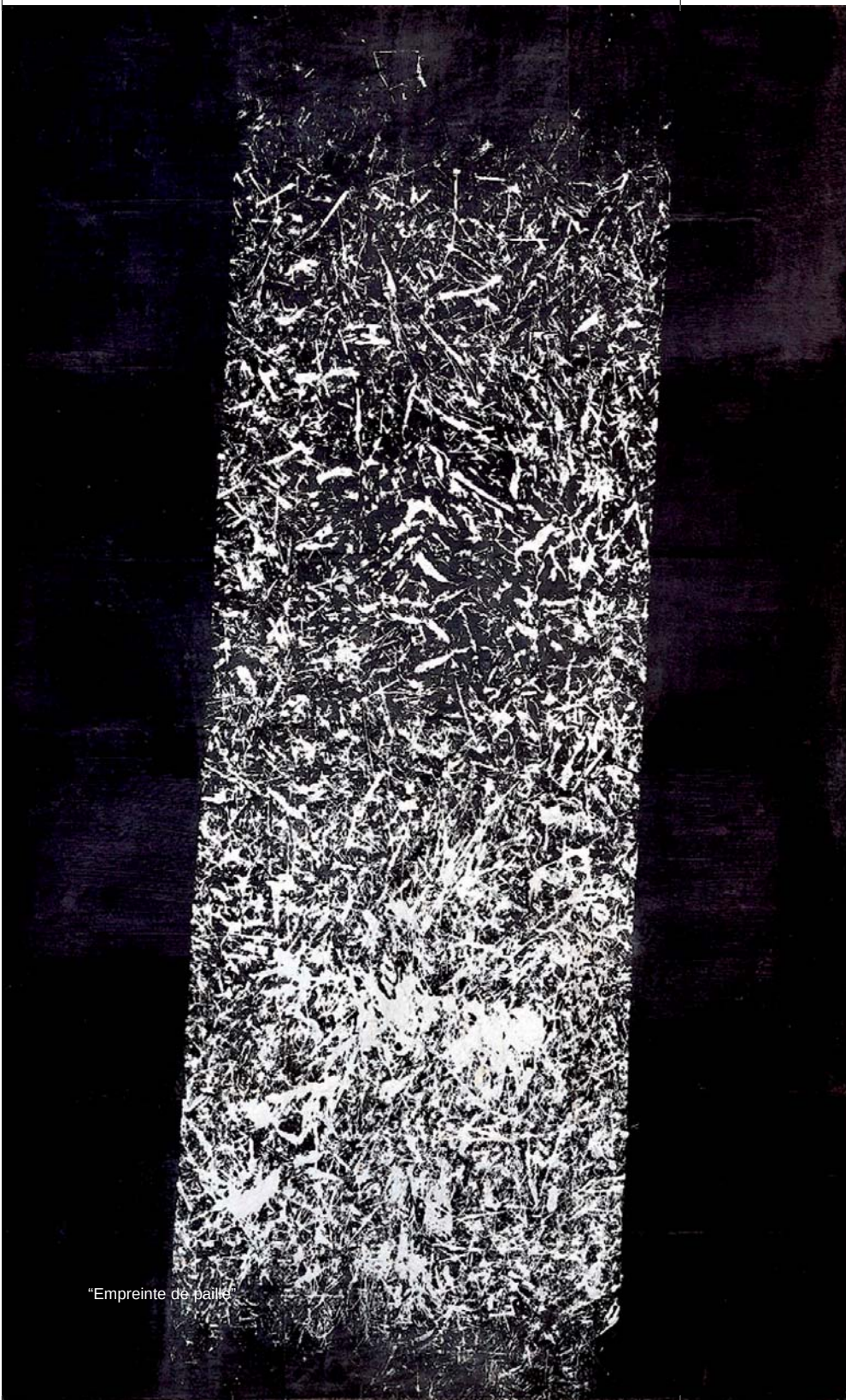
On ne lira jamais ne serait-ce que l'avant-propos à l'encyclopédie des avenues, au texte sans cesse remanié.

La bibliothèque des forêts reste propriété des pics.

Mais elle applique un tissu contre l'écorce du tilleul fardée pour une cérémonie où la mémoire jamais dite va se transmettre. Elle ne recueille rien de plus que le mutisme de toujours, mais aussi des mouvements nouveaux aux lèvres du silence. Elle nous dit : je vous offre ces nouveaux baisers du silence.

Il arrive que l'intransmissible, ému à un geste de douceur chez les hommes, se contredise.

La traduction des signes premiers en appelle à un art assez



"Empreinte de paille"

humble et confiant pour que le sens oublie toute crainte d'apparaître nu, sans autre propos que de rapprocher du silence.

Dire aussi ce qui arrive à la clématite.

Elle se contentait de faire le siège des haies, un boulot de longue date, à l'occasion des liens ou des vanneries de pauvres. Elle aimait bien la toux des gosses qui la tapaient d'une première cigarette.

La voici en dialogue avec la lumière.

Bien sûr elle avait des dispositions. Dans la haie c'est difficile de se soustraire aux questions du jour bavard. Mais bon, en arriver à la scène. Elle s'est prêtée à des jeux qui maintenant la dépassent.

On lui demande d'accroître l'énigme. On lui propose d'inventer des écritures d'ombres.

On en tresse un puits de fibres comme elle n'a jamais fait en vrai car les manies de lierre c'est pas pour elle. Elle ne sait pas que ce puits, c'est aussi une colonne creuse, on voudrait y jeter deux ou trois questions à propos des profondeurs qui s'élèvent.

J'aime que cette nasse haute où les pensées se prennent sorte des mains d'une femme.

Nos questions y resteront vivantes, elles ne seront pas dépecées, on les rejettera à l'eau une fois que ce sera tranquille de rester sans réponse.

La clématite à la souplesse obstinée fait un bon matériau pour l'insouciance.

Ah oui, c'est du végétal tout cela.

La poésie, qui s'écrit entre les lignes du monde, ne sait pas bien ce qui sépare la fleur de la pierre, l'empreinte de ce qui fut le pas.

L'important, ici, c'est que la plante, ou son passage, ou son oubli, contribuent à un silence où le cœur amplifie des échos.

Isabelle Barruol tient la chronique des signes qui, sur l'opacité du monde, font des leurs patientes.

Pierre Lieutaghi
Écrivain



"Empreintes de tronc de tilleul"



Elle s'est retournée vers le monde, pour se chercher elle-même. Elle s'est tournée vers les plantes des lisières et des fossés, auprès desquelles elle avait grandi, comme pour retrouver cette sororité végétale évoquée par Bachelard dans sa rêverie poétique. Elle s'est tournée vers ces choses ordinaires et ces existences végétales, comme pour renouer avec des mémoires et des promesses plus intimes, plus simples, mais aussi plus vastes et plus universelles que toutes nos histoires humaines. Car tout le monde a touché un tronc d'arbre, passé sa main sur une botte de paille, tout le monde un jour a remarqué l'entrelacs des clématites à l'assaut d'un arbre. Quelle est cette langue commune, qui parle doucement à nos enfances et à nos vieillesse, sans jamais rien juger ni comparer ? C'est d'abord que nous y sommes au plus près des singularités pures. Pourquoi nous préoccuper de nos identités, qu'est-ce donc que l'identité ?

Sans parler, elle nous dit : regardez un arbre, n'est-il pas aussi singulier que chacun d'entre nous ? Touchez ces empreintes digitales, suivez les traces de son histoire, ses accidents, les coups qu'il a reçus, les vents dominants qu'il a subis ou adorés. On sent soudain combien les identités prennent du temps. Mais aussi l'identité varie selon les saisons et les heures. Paille ou lavandes, écorces ou feuilles, nous laissent des impressions changeantes à même la mémoire, à même la peau. La rotative des rouleaux de paille laisse la trace de leur mouvement, les jonchées de feuilles laissent l'instantané de leur fugace repos, tout passe et tout devient signe. Mais de quoi ? De même que les premières impressions de l'art rupestre, à l'aube de la préhistoire, ont établi la première séparation entre la trace présente et l'être absent, la première représentation, nous voudrions déchiffrer les signes de la nature. Mais c'est nous encore qui chiffons, qui posons nos cadres à même les matériaux, et chacun devient exemplaire, et unique.

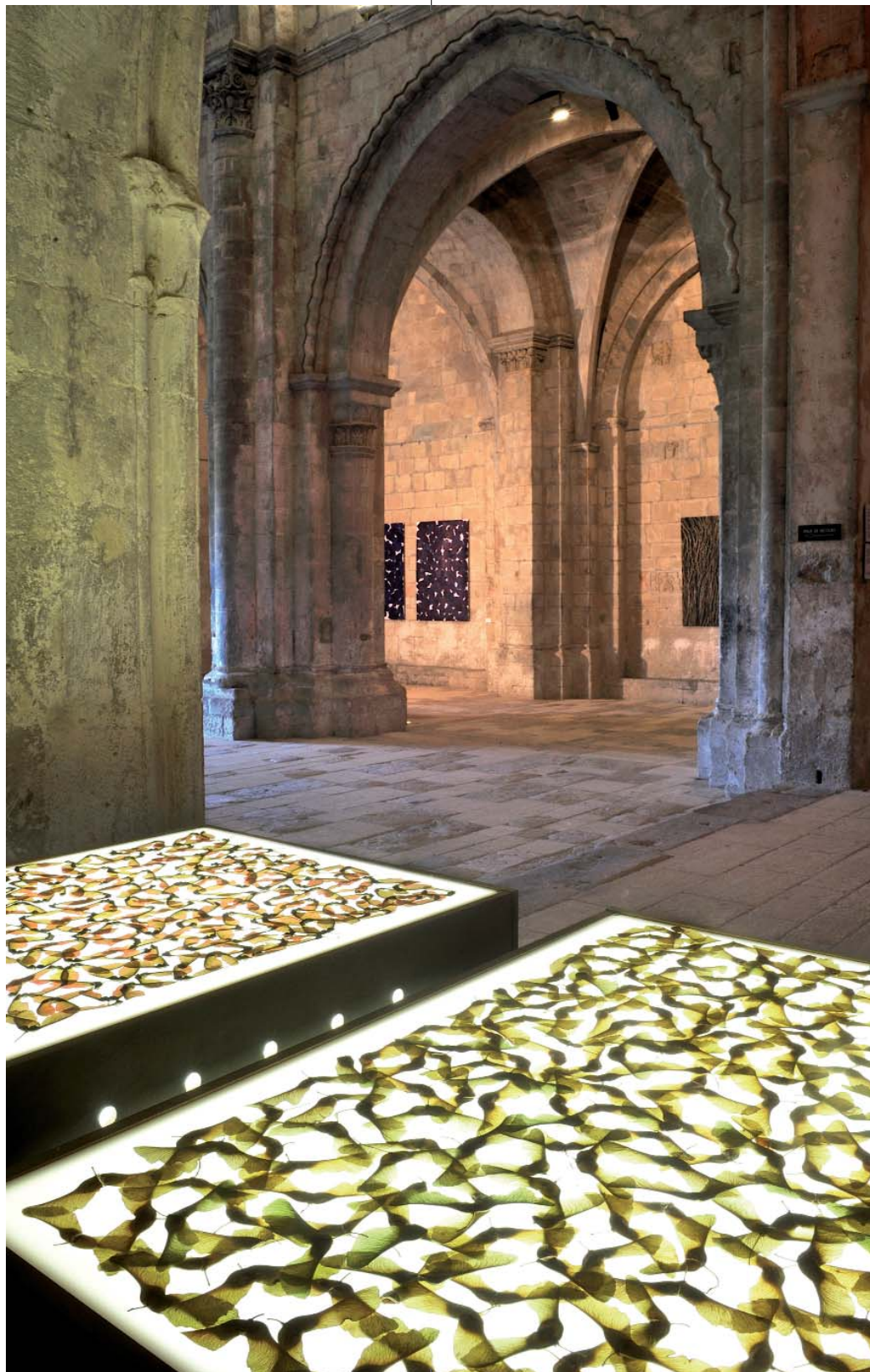
Sans parler, elle nous dit encore : prenez les arabesques des lianes entrelacées, ne racontent-elles pas les mille et une nuits, les mille et une vies que chaque existence comporte enchevêtrées ? Nulle

existence qui puisse être entièrement séparée des autres, et l'on ne peut suivre une histoire de vie sans que de nombreuses autres histoires se déroulent, qui se dénouent et se nouent chaque fois autrement. Nul ne peut se délier sans être encore lié par ailleurs, et nous tenons à la vie par tous ces attachements enlacés. Souples clématites tressées, ou épineux enchevêtrés, ici encore c'est comme une écriture, une calligraphie que son ombre redouble. C'est comme l'endroit et l'envers d'une vannerie, d'un tissu lentement formé qui forme la trame d'une inextricable intrigue. Quel en est le sens ? On songe au temps qu'il a fallu pour former cette texture de désirs, ces variations, ces rêveries végétales. On ne sait pas ce que cela veut dire, mais on sait que cela nous parle d'un monde oublié. Et voilà : c'est comme une pause dans notre monde accéléré où les objets trop souvent sont réduits à leur fonction, à leur usage, à leur forme standard. C'est comme une pause où notre perception se reforme doucement, où nos sensations se refont une surface capable simplement d'impression. Considérez les lis des champs, qui ne filent et ne tissent, et qui ne travaillent pas : Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu aussi somptueusement que le moindre d'entre eux. Mais comme le remarquait Kierkegaard dans son commentaire de ce vieux texte, les lis se taisent, et c'est pourquoi, quand on les considère, comme on considère un tronc d'arbre ou un entrelacs de clématites, tous les malentendus s'apaisent. C'est justement qu'ici on cesse de comparer et d'être comparé. Après de l'infinie majesté d'une simple plante, chacun s'oublie. Chaque existence, incomparable, cessant de chercher à se raconter, à se justifier, à s'identifier, se trouve comme vidée du souci d'elle-même. Sa parution au monde est tout entière occupée par l'adoration. " Il est magnifique d'être vêtu comme le lis ; il est encore plus glorieux d'être le souverain debout ; mais la gloire suprême est de n'être rien, en adorant ".

Olivier Abel, philosophe
mars 2010



"Entrelacs de prunellier"

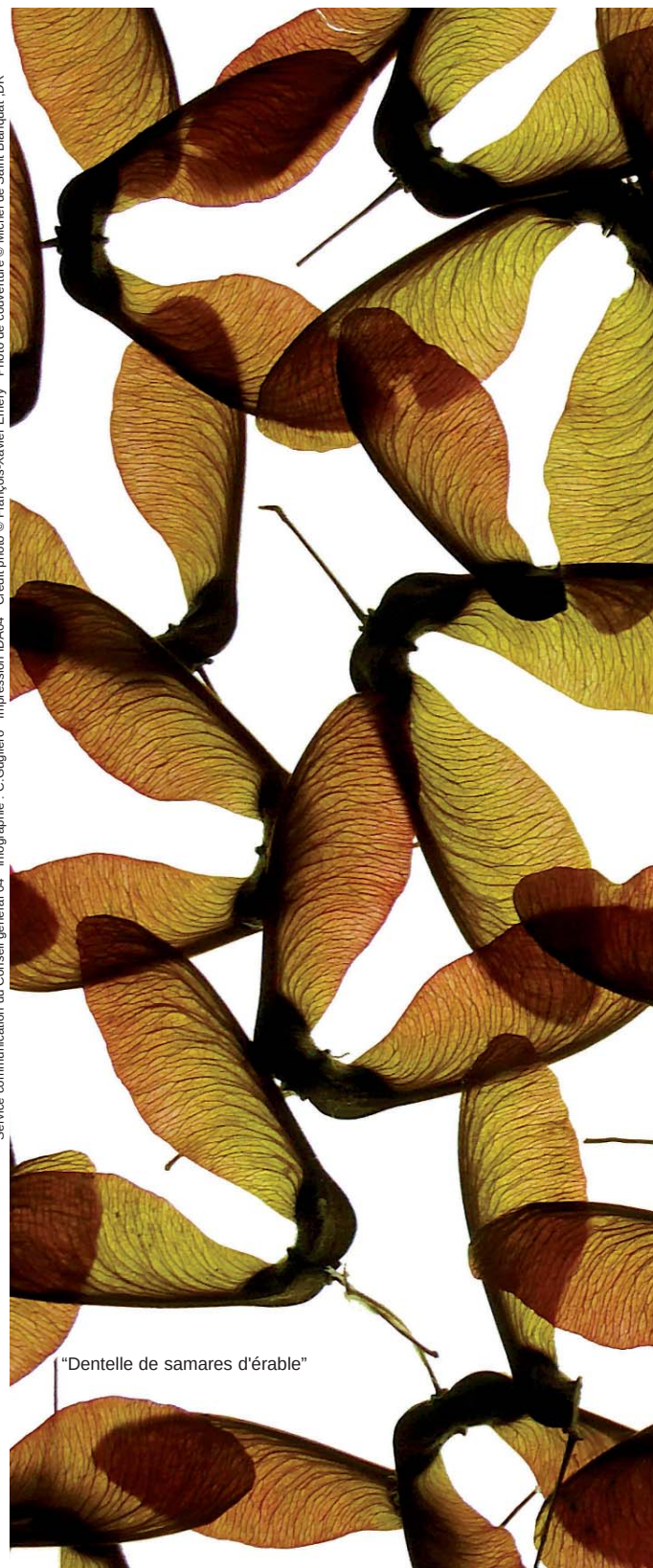


Salagon
Musée et Jardins



Prieuré de Salagon - 04300 Mane
www.musee-de-salagon.com

Service communication du Conseil général 04 Infographie : C. Gagliero Impression IDA04 Crédit photo © François-Xavier Emery Photo de couverture © Michel de Saint Blanquat DR



"Dentelle de samares d'érable"